

**« Fiction littéraire » contre Storytelling :
un nouveau critère de définition et de valorisation de la littérature ?**

Projet du Centre de Recherches en Littérature Comparée de l'Université de Paris-Sorbonne, soutenu par le Labex OBVIL (« Observatoire de la Vie littéraire »).

Coordination : Danielle Perrot-Corpet (Sorbonne / CRLC)

Présentation du projet

Le « *storytelling management* » (traduit par « communication narrative ») est une stratégie de communication qui utilise la narration d'histoires (« *stories* ») comme technique de persuasion : d'abord développée comme stratégie de marketing dans l'entreprise depuis les années 1990 (stratégies pionnières de la marque Apple par exemple), elle s'est étendue au monde de la communication politique, d'abord aux États-Unis puis en Europe (voir les campagnes présidentielles des dix dernières années, par exemple aux États-Unis et en France).

Christian Salmon (CRAL/CNRS-EHESS) a fait connaître ce concept au grand public français en 2007 avec son ouvrage polémique *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, (La Découverte), qui a eu un grand retentissement, et qu'il a fait suivre récemment par *Ces histoires qui nous gouvernent* (J.C. Gawsewitch, mars 2012), qui dénonce sans ambages la contamination de nos démocraties par l'hypermédiatisation et la « novélisation du politique ». Dans la lignée de Barthes et de Foucault, Salmon (fondateur du Parlement International des Écrivains, organisme de protection des écrivains menacés par les pouvoirs politiques, de 1993-2005) a développé, dans une dizaine d'ouvrages, une réflexion sur la fiction littéraire comme lieu de résistance aux pouvoirs (et comme objet de censure et de persécution de la part de ces mêmes pouvoirs) : il conclut à l'antagonisme entre le « nouvel ordre narratif » dans lequel baignent désormais les échanges communicationnels à tous les niveaux de notre société mondialisée, et la fiction littéraire entendue comme une « contre-narration », dont la valeur consiste, ni plus ni moins, à donner aux hommes « les moyens intellectuels et symboliques de penser leur vie » (*Storytelling*, ed. de Poche, 2008, p. 212) : contre le *storytelling*, moyen de propagande visant l'adhésion de l'auditeur (consommateur, électeur, salarié...) au discours du Pouvoir et le renforcement d'une norme idéologique sous-jacente, la fiction littéraire vise au contraire la remise en cause, le déplacement, la mise en suspens ou en débat, des discours de la Norme. Pour Salmon, l'emprise généralisée du « nouvel ordre narratif » sur notre monde occidental « dessine donc un nouveau champ de luttes démocratiques : ses enjeux ne seront plus seulement le partage des revenus du travail et du capital, les inégalités au niveau mondial, les menaces écologiques, mais aussi la violence symbolique qui pèse sur l'action des hommes, influence leurs opinions, transforme et instrumentalise leurs émotions [...] » (*ibid.*).

Dans un esprit de dialogue constructif avec le livre de Christian Salmon, certains auteurs ont critiqué cette image purement négative d'un « nouvel ordre narratif » identifié à une force d'aliénation massive : ce n'est pas — objectent-ils — parce que les « communicants » *aussi* font leur miel de la notion d'« identité narrative » propagée dans les sciences sociales à partir

des années 1980 (Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 vol., Seuil, 1983-1985), que le « *narrative turn* » dans son ensemble ne produit que des récits de masse aliénants. Ainsi, Marc Marti et Nicolas Péliissier reviennent sur les fondements théoriques d'une « révolution narrative » qui a su générer ses « contre-narrations » subversives (M. Marti et N. Péliissier (dir.), *Le Storytelling : succès des histoires, histoire d'un succès*, L'Harmattan, 2012), tandis qu'Yves Citton, avec le collectif de la revue *Multitudes* (dont il est co-directeur), explore activement les moyens de renverser, à des fins d'émancipation politique et non plus de conditionnement lénifiant, le « pouvoir de scénarisation » des conduites individuelles qui est l'arme du récit (Yves Citton, *Mythocratie : Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010 ; voir également le dossier « Contre-fictions politiques », *Multitudes*, n° 481, mars 2012, p. 70-148).

D'un autre côté, les enjeux politiques et philosophiques de la fiction littéraire* sont fréquemment relevés avec une grande vigueur critique par les artistes eux-mêmes, écrivains (comme Édouard Glissant, Salman Rushdie, Juan Goytisolo, Milan Kundera...) ou cinéastes (comme Lars von Trier, Michael Haneke, Nicolas Klotz...) entre autres : de nombreux artistes ne cessent en effet de souligner la valeur de lutte démocratique qu'ils reconnaissent à leur pratique de la fiction littéraire, dans un contexte d'oppression (idéologique, sinon politique). Le lien entre littérature et démocratie — diversement mis en lumière par des philosophes comme Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jacques Rancière ou Jean-Luc Nancy — a d'ailleurs récemment fait l'objet d'une journée d'études intitulée « Autonomie de la littérature et ethos démocratique » (Journée d'études internationale CERC-EHESS qui s'est tenue en décembre 2011 dans le cadre du séminaire « Narrations contemporaines » du CRAL).

Cela dit, la confrontation méthodique entre usages du récit à des fins de stratégie communicationnelle (dans un but commercial, politique, de gestion du personnel...) et usages littéraires de la fiction semble encore à faire**, alors qu'elle polarise la production de « fictions » entre, d'un côté, certaines pratiques artistiques (surtout minoritaires, relevant du « pôle de diffusion restreinte » des sociologues) qui se veulent — dans leurs choix formels comme dans leur visée pragmatique — autant d'actes de résistance d'une certaine Valeur absolue assiégée par le marché mondial et, d'un autre côté, le flot des « *success stories* » en tout genre... ce qui, pourtant, n'autorise pas le rejet *a priori* de tout *best seller* dans les ténèbres extérieures de la « paralittérature », catégorie flottante qui elle-même ne saurait être reversée en bloc dans l'océan médiatique des récits produits à des fins de « communication narrative » (*storytelling management*).

À l'heure où « l'art de raconter des histoires » devient *aussi*, et à grande échelle, le moyen par excellence de vendre ou de gouverner, la question de la spécificité de la fiction littéraire doit être posée à nouveaux frais : dans le « bain narratif » qui semble devenu la condition la plus générale de notre expérience quotidienne du monde, peut-on distinguer un récit/une

* La formule « fiction littéraire » est à comprendre ici à titre provisoire, sans restriction en termes de medium (texte, image, multimedia...), comme toute forme de narration dont le cadre pragmatique est celui d'une « feintise ludique partagée » (J.M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, 1999) visant, en quelque sorte *pour elle-même* (et non en vue de renforcer l'adhésion à un acte illocutoire englobant), l'immersion du lecteur/auditeur/spectateur dans l'univers feint.

** C'est aussi le constat de Françoise Lavocat, qui regrette que « les essais sur le *storytelling* (ainsi d'ailleurs que maints ouvrages inspirés par les sciences cognitives) témoignent d'un désintéret total pour les aspects formels des œuvres de fiction, ce qui prive ces analyses de toute portée descriptive au profit de généralités infalsifiables ». (F. Lavocat, « Du récit au "storytelling" : enjeux pour la fiction », Dossier « Storytelling » coordonné par Charlotte Krauss et Urs Urban, *Lendemain — Études comparées sur la France*, vol. 38/n° 149, 2013).

fiction qui soit spécifiquement littéraire ? Si oui, la littérarité d'un récit/d'une fiction tient-elle à des traits formels ou seulement à l'usage (« littéraire » ou stratégique) qui en est fait ?

Qu'est-ce que le storytelling, dans son sens restreint de « stratégie de communication narrative », emprunte exactement à cet « art de conter » (« *storytelling* » dans l'acception traditionnelle du terme anglais) dont relève peu ou prou (fût-ce pour s'en défendre) la fiction littéraire ? Que reste-t-il en propre, à la fiction littéraire, d'irréductiblement *autre* et irrécupérable par la « machine à raconter des histoires et à formater les esprits » qu'évoque Christian Salmon ?

La charge passionnelle qui entoure le débat lancé en France par le livre de Salmon ne semble pas devoir être éludée ici par l'effort de la réflexion théorique, mais au contraire prise en compte comme l'indice d'une portée éthique et politique de la « littérature », notion qui, dans sa nature même de construction historique et d'instrument axiologique, se trouve mise en demeure de définition, par la force des frictions en tout genre qui l'accolent et l'opposent aux entreprises du storytelling.

Axes de réflexion possibles (liste non limitative)

- Étude des glissements sémantiques que peut induire, dans les travaux de théorie littéraire en français, le calque de termes comme « *story* », « *narrative* » ou « *fiction* ».
- Examen des facteurs d'immersion du lecteur/auditeur/spectateur, communs aux fictions « littéraires » et aux *stories* à vocation « persuasive », parmi lesquels : le suspense, l'identification aux personnages, la quête d'une rassurance morale... Ces facteurs d'immersion fonctionnent-ils de la même façon dans tous les cas ?
- Liens possibles entre la vogue du *storytelling management* et les phénomènes complexes de dévalorisation/revalorisation esthétique de la « tension narrative » (Raphaël Baroni) en littérature.
- « Pouvoir de scénarisation » du récit et clarté axiologique : rapports possibles entre ethos romanesque (au sens de Jean-Marie Schaeffer, « La catégorie du romanesque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le romanesque*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2004), propagande (politique, publicitaire...), littérature « à thèse »...
- Caractéristiques formelles du récit et liberté d'interprétation du lecteur/auditeur/spectateur : polysémie, connotations, ambiguïtés, « suspens du jugement moral » (Milan Kundera), sont-ils réservés à la « fiction littéraire » ?
- Frontières du storytelling : industrie du divertissement, critères de définition d'une « paralittérature », récupérations idéologiques ou commerciales des classiques littéraires...
- « Fiction littéraire », « vérité » et « mensonge » à l'ère du storytelling : « autofiction » et « factographies » (Marie-Jeanne Zenetti) comme formes contemporaines de « littérature » qui « disent la vérité », « vérité » anthropologique de la « fiction littéraire »... Opposition autonomie-gratuité vs communication-vente comme critère

de distinction du véridique et du mensonger (tendant à se substituer au binôme traditionnel « récit factuel » vs « affabulation » ?).

- Question de la responsabilité auctoriale à l'ère du storytelling : qui « signe » les « récits », en littérature et ailleurs ? Question de l'anonymat, du pseudonyme, des signatures collectives. Signature du journaliste et signature de l'écrivain... « Plumes » et « *spin doctors* »...
- Vers une définition éthique de la littérature : valeur de la gratuité à l'ère néolibérale, responsabilité, autonomie, désintéressement de la littérature face aux stratégies du storytelling.

Danielle PERROT-CORPET (danielle.perrot@wanadoo.fr)
Maître de conférences en littérature comparée, Université de Paris-Sorbonne
Centre de recherche en littérature comparée (EA 4510)
<http://www.crlc.paris-sorbonne.fr>